

Le Premier traité grammatical islandais dans l’histoire des théories linguistiques

Olaf Mikkelsen (introduction et commentaire)
Université Paris VII Diderot

Patrick Guelpa & Olaf Mikkelsen (traduction)
Université Lille III & Université Paris VII Diderot

1. Introduction

Comment écrire le norrois¹ avec les caractères latins ? Voici la question que s’est posée, au milieu du XII^e siècle, l’auteur anonyme du *Premier Traité Grammatical* (*Fyrsta málfræðiritgerðin*, dorénavant PTG), qui constate que « comme les langues diffèrent entre elles [...], il est [...] nécessaire d’employer diverses lettres pour les écrire ». Cette nécessité est la conséquence de la variation de la taille des différents systèmes phonologiques et, bien que ce « premier grammairien » ne mérite pas d’être nommé père de la phonologie 800 ans avant la lettre, il emploie néanmoins l’un des outils fondamentaux de la phonologie structuraliste, la commutation, afin d’éliminer les caractères superflus et d’ajouter des caractères manquants. Son but n’est pas de théoriser sur la nature du langage, certes, mais d’adapter l’alphabet latin au norrois. Cependant, la dissociation entre lettre et son est un premier pas vers la création de la notion d’« unité abstraite », et le but du présent travail est, généralement, d’examiner le rôle des caractères dans la constitution des théories linguistiques et, spécifiquement, de discuter du rôle du PTG dans l’histoire des théories linguistiques, issues de la tradition gréco-latine. Car toute théorie originale est le fruit de la rencontre entre un esprit fertile et d’idées suggestives déjà existantes, et, dans le cas du premier grammairien, il connaît bien la tradition grammaticale latine. Nous allons dans un premier temps présenter brièvement le PTG (Section 2) et son contenu, pour ensuite passer à la discussion de sa

¹ Le norrois (ou norois, ou vieux norois) était la langue parlée en Scandinavie du VIII^e au XIV^e siècle et en Islande jusqu’au XVI^e siècle. La proximité avec l’islandais fait qu’on emploie également les termes « vieil islandais ». Toutes les sources médiévales emploient soit « langue danoise » (*dönsk tunga*) soit « langue norroise » (*norrænt mál*).

place dans l'histoire des théories linguistiques (Section 3). La plus grande partie de ce travail (Section 4) est consacrée à la traduction en français de l'ouvrage, à partir de l'édition de Hreinn Benediktsson (1972).

2. Présentation du PTG

Le PTG ne se trouve que dans un seul manuscrit, le AM 242 fol. ou Codex Wormianus (dorénavant CW), le seul qui contient les quatre traités grammaticaux ainsi que l'Edda de Snorri (voir tableau 1 ci-dessous). Pour classer ces quatre traités selon leur contenu « on doit attribuer le premier et le second d'entre eux au genre phonographique » (Poli 2008 : 192). Le troisième est divisé en deux parties : la première « donne un précis d'orthographe » (*ibid.*) et la deuxième « est dédiée aux barbarismes, aux solécismes et à une liste de figures rhétoriques exemplifiées par des poèmes scaldiques » (*ibid.*). Enfin, « le quatrième traité est de contenu rhétorique et ajoute des nouvelles figures à celles du troisième » (*ibid.*).

Tableau 1. Contenu du Codex Wormianus

1 ^{res} parties de l' <i>Edda de Snorri</i> (<i>Prologue, Gylfaginning, Skáldskaparmál</i>)
Prologue aux traités grammaticaux
Premier traité grammatical
Deuxième traité grammatical
Troisième traité grammatical
Quatrième traité grammatical
Dernière partie de l' <i>Edda de Snorri</i> (<i>Háttatal</i>)
<i>Rígsþula</i> (poème de l' <i>Edda poétique</i>)
<i>Ókennd heiti</i> (révision issue de <i>Skáldskaparmál</i>)

Le CW se trouve dans la collection Arnamagnaenne, un ensemble de manuscrits médiévaux qui appartenait à Árni Magnússon (1663-1730). Celui-ci dit avoir reçu le CW en 1706 de l'évêque Christian Worm, petit-fils du médecin et collectionneur danois Ole Worm (1558-1654), auquel le manuscrit doit son nom. Le manuscrit lui fut donné par l'érudit islandais Arngrímur Jónsson (1568-1648), comme on peut le constater à partir d'une note sur la première page : « <appartient à> Ole Worm qui l'a reçu de l'islandais Anrgrímur Jónsson » (*Olai Wormii Dono Arngrimi Jonæ Islandi*). Les critères externes ne nous permettent pas (voir Benediktsson 1972 : 16-17 pour les détails) de remonter l'histoire du CW avant la fin du XVI^e siècle, quand il appartenait à l'évêque Guðbrandur Þorláksson (1542-1627). Cependant, il est

hors de doute que le codex doit être bien plus ancien : les critères internes (c'est-à-dire les caractéristiques paléographiques, orthographiques et linguistiques de l'écriture) indiquent qu'il a été rédigé vers le milieu du XIV^e siècle.

En ce qui concerne le texte du PTG lui-même, il s'agit vraisemblablement d'une copie, comme le mettent en relief les fautes typiques de transcription (voir Benediktsson 1972 : 22-23 pour les détails) ainsi que la nature même du CW, puisqu'il s'agit d'une sorte de recompilation de textes grammaticaux à des fins didactiques. Le texte original doit être encore plus ancien, pouvant remonter jusqu'à 1125, son *terminus post quem*, car la mention des histoires d'Ari Þorgilsson « le Savant » (1067/1068-1148) fait forcément référence à son « Livre des Islandais » (*Íslendingabók*), rédigé entre 1122 et 1132. Un *terminus ante quem* du PTG est bien plus difficile à établir, car nous devons nous appuyer uniquement sur l'étude des innovations du texte par rapport à d'autres textes dont la datation est connue (voir Benediktsson 1972 : 25-31 pour une discussion). Aujourd'hui, la plupart des chercheurs situent le PTG entre 1130 et 1150 (Haugen 2012).

Il est impossible de savoir qui a écrit le PTG, mais son contenu nous invite à penser qu'il s'agit d'un grand savant. Étant donné que l'auteur manifeste son admiration pour Ari Þorgilsson, nous sommes obligés d'écarter cet homme, qui autrement aurait été le candidat idéal. En tout état de cause, la paternité littéraire est moins importante que le contenu de l'œuvre. Il s'agit d'un petit traité, trois feuilles et demi des 63 qui constituent le CW (Haugen 1950 : 9), divisé en quatre parties : introduction, voyelles, consonnes, conclusion. L'auteur commence par justifier la nécessité de créer un alphabet propre pour les Islandais, en suivant l'exemple des Anglais, et opère ensuite une division entre voyelles et consonnes à l'image de la division entre Dieu (le tout-puissant) et l'homme (le « mi-puissant »), car les dernières dépendent des premières (« ne pouvant guère être nommées sans une voyelle »).

Aux cinq voyelles latines (*a, o, u, e, i*), l'auteur ajoute quatre nouvelles (*ø, ɛ, ø, y*) et il présente ensuite neuf paires minimales afin de justifier leur existence dans l'alphabet (en montrant indirectement leur existence dans le système phonologique). En même temps, le premier grammairien opère une classification des voyelles selon leur degré d'ouverture, utilisant les cinq voyelles latines comme base pour expliquer les autres (*ø* est un mélange de *o* et *a*, *ɛ* de *e* et *a*, *ø* de *e* et *ø*, *y* de *i* et *u*). De cette classification on peut inférer un triangle vocalique comme celui en Figure 1 ci-dessous. Mais l'auteur ne va pas s'arrêter à la qualité vocalique et prend également en compte les oppositions de longueur (longue vs brève, les voyelles longues portant un accent) et nasalité (nasal vs non-nasal, les voyelles nasales portant un point), en donnant des paires minimales pour chacune des oppositions, ce qui élève le nombre de phonèmes vocaliques distincts à 36. Il conclut la section sur les voyelles avec une discussion sur la représentation de la semi-voyelle, sorte de fusion entre deux voyelles qui se retrouvent dans une même syllabe ayant comme résultat que l'une de ces voyelles « va contre sa nature et doit dans ces cas s'appeler une consonne plutôt qu'une voyelle ».

En ce qui concerne les consonnes, le premier grammairien les sépare en deux groupes. D'un côté les caractères qui « ont la longueur d'une seule lettre » (*bé, dé, gué, hé, pé, té*), c'est-à-dire les occlusives /b, d, g, p, t/ et la glottale /h/, qui ne peuvent être géminés. De l'autre ceux qui « peuvent avoir le son de deux consonnes chacune » (*ef, el, em, en, er, es*), c'est-à-dire les sonantes /l, m, n, r, s/ et la fricative /f/, qui peuvent être géminées. Il s'agit de la distinction classique entre *mutae* (les occlusives) et *semivocales* (les fricatives et les sonantes), mais on note que le critère de gémination ne s'applique que pour le *nom* des caractères, car les paires minimales fournies par l'auteur montrent que toutes les consonnes (à l'exception de *g, h, x* et *b*) peuvent être géminées. Les consonnes géminées seront représentées par des petites capitales dans l'alphabet du premier grammairien. C'est pour arriver à faire un inventaire de sons nécessitant un caractère que le premier grammairien applique des listes de paires minimales, comme on peut en juger d'après le Tableau 2 ci-dessous :

Figure 1. La qualité vocalique dans le PTG (Haugen 1950:32)

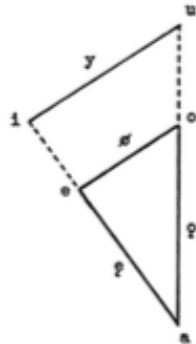


Tableau 2. Paires minimales dans le PTG

<u>Qualité vocalique</u>	<u>Longueur (voyelles)</u>	<u>Longueur (consonnes)</u>
<i>sar : s̄ar</i>	<i>far : f̄ar</i>	<i>u be : uBe</i>
<i>ser : s̄er</i>	<i>r̄amr : r̄amr</i>	<i>secr : seKr</i>
<i>sor : s̄or</i>	<i>ɔl : ɔ̄l</i>	<i>h̄o dó : h̄oDo</i>
<i>sur : s̄ur</i>	<i>uon̄ : ūon̄</i>	<i>áf̄arar : aF̄arar</i>
	<i>sepo : sépo</i>	<i>ḡagat : ḡaGat</i>
<u>Nasalité (voyelles)</u>	<i>fr̄am̄er : fr̄a m̄er</i>	<i>ɔl : ɔ̄L</i>
<i>har : h̄ar</i>	<i>ūer : ūer</i>	<i>frame : fraMe</i>
<i>r̄o : r̄ō</i>	<i>ūen̄esc : ūen̄esc</i>	<i>una : uNa</i>
<i>ḡel : ḡel̄</i>	<i>ūl : ūl̄</i>	<i>crapa : craPa</i>
<i>f̄er : f̄er̄</i>	<i>minna : mínna</i>	<i>huer : hueR</i>
<i>isa : isa</i>	<i>gop̄ : ḡop̄</i>	<i>fús : fúS</i>
<i>orar : órar</i>	<i>móna : móna</i>	<i>sceót : sceóT</i>
<i>óra : óra</i>	<i>Gop̄r̄oḡe : ḡop̄ r̄oḡe</i>	
<i>ḡu at : ḡuat</i>	<i>mónde : mónde</i>	
<i>syna : s̄yna</i>	<i>dura : dúra</i>	
	<i>rúnar : rúnar</i>	
	<i>flytr : flýtr</i>	
	<i>brynna, brýnna</i>	

Cette opération de commutation constitue la principale nouveauté dans le PTG et c'est la raison pour laquelle beaucoup d'auteurs au cours des deux derniers siècles ont considéré le premier grammairien comme un précurseur de la phonologie structuraliste. Finalement sont proposés l'ajout de deux consonnes (*g* pour [ŋ] et *ḡ* pour [ð]) à l'alphabet et l'élimination de trois consonnes (*x*, *y*, *z*), ainsi que l'esperluette, ce qui donne un système d'écriture de 47 signes.

3. Le PTG dans l'histoire des théories linguistiques

Des idées dont nous venons de faire une brève esquisse, lesquelles peuvent être attribuées au premier grammairien et lesquelles trouvent leur origine dans d'autres textes ? Quels étaient les modèles du premier grammairien ? Il est connaisseur du latin et de l'anglais, comme le montrent les citations et mentions qu'on retrouve dans le texte ainsi que par sa forme et son thème : l'adaptation des caractères latins à la langue norroise. L'histoire de la grammaire est d'ailleurs très liée à la lettre, comme le montre son étymologie (du grec ancien γράμμα, « lettre »). En même temps, le premier grammairien

est également connaisseur de la tradition littéraire norroise, ainsi que du système d'écriture autochtone, les runes.

Ici, il est nécessaire d'ouvrir une parenthèse pour dire deux mots de la tradition littéraire en langue norroise et les runes. Par littérature norroise nous comprenons avant tout les textes littéraires : la poésie scaldique, les deux *Eddas* et les sagas ; mais également les textes non-littéraires : les lois, les généalogies et les textes religieux. Cette littérature se concrétise sur le parchemin avec les caractères latins ; les runes continuent à être utilisées dans les inscriptions, soit solennelles (pierres runiques ou inscriptions sur divers artefacts), soit courantes (inscriptions le plus souvent sur des morceaux de bois, à la façon de la messagerie d'aujourd'hui), mais le plus souvent d'extension limitée. On ne connaît que deux codex runiques², face à des centaines de codex en caractères latins, et l'arrivée de l'alphabet latin est dans le nord liée indissociablement à l'arrivée du christianisme : le Danemark fut christianisé en 980, la Suède en 989 et l'Islande, par décision de l'*Alþing* (le parlement), en 999 ou 1000, tandis que les Norvégiens résistèrent jusqu'à la mort d'Olaf Haraldsson, dit « le saint », en 1030. Les copistes et savants qui se donnent pour tâche de compiler les anciennes histoires mythologiques ou de rédiger les sagas sont vraisemblablement tous des chrétiens, comme Snorri Sturluson.

Revenons à la question des modèles du premier grammairien. Le *Troisième traité grammatical*, rédigé par Óláfr Þórðarson (dit « le scald blanc », neveu de Snorri Sturluson) vers 1250, et le *Quatrième traité grammatical* (1340-1350) s'insèrent ouvertement dans le projet de continuation des grammairiens latins : le premier se relie à l'*Ars maior* (livre III) de Donat et aux deux premiers livres de l'*Ars grammatica* de Priscien par l'intermédiaire du *Doctrinale* d'Alexandre Villedieu (né vers 1160-1170) et du *Graecismus* d'Évrard de Béthune (mort vers 1212) tandis que le deuxième « se rapproche de la section appelée *De figuris grammaticis* dans le *Graecismus* en reprenant les quatre figures décrites aux quatre premiers chapitres de cet ouvrage » (Poli 2008 : 189). Les *Premier* et *Deuxième traité grammatical* à leur tour semblent présenter plus d'originalité, et dans le PTG, comme le remarque Haugen (1950 : 5), on ne trouve pas la méthode érotématique entre professeur et élève, chère aux médiévaux, mais plutôt une conversation entre égaux. Décidément, le PTG est un texte scientifique fait pour d'autres savants dans une nation récente, ce qui sans doute libérait quelque peu le premier grammairien du poids de la tradition. Les modèles latins ne sont pas cités dans le PTG, ce qui ne veut

² Ces codex sont très tardifs et ne proposent pas des textes très originaux. Ils sont en outre très postérieurs à la christianisation. Aucun de textes qu'ils contiennent ne disent quoi que ce soit de l'usage religieux des runes. [note Cyril de Pins]

pas dire qu'ils sont inexistant, ils sont simplement tacites. C'est surtout dans la terminologie que la tradition latine est marquée. Depuis au moins Donat, la lettre (*littera*) est un concept abstrait dont les attributs (*accidentia*) sont au nombre de trois : son nom (*nomen*), sa forme écrite (*figura*) et sa valeur phonétique (*potestas*). On pourrait dire qu'il s'agit d'une sorte de trinité qui reflète la façon dont Dieu se manifeste aux hommes, et la séparation entre concept abstrait et attributs concrets nous fait penser au phonème. Déjà Donat (*Ars maior*, livre I, 603.6 Holtz) définit la *littera* comme *pars minima vocis articulatae* et établit que *accidunt uni cuique litterae tria, nomen, figura, potestas. Quaeritur enim, quid uocetur littera, qua figura sit, quid possit*. Il est donc clair que la lettre est beaucoup plus qu'un simple signe graphique, malgré le fait que le terme phonème n'est en aucun cas un descendant direct de *littera* (Benediktsson 1972 : 50). Ces termes sont traduits en norrois (voir Tableau 3) par le premier grammairien sans que les concepts soient définis, ce qui a été pris comme preuve qu'il n'ose pas innover dans le domaine terminologique. Ainsi, *stafr* (littéralement « bâton ») traduit *littera*, comme *nafn* (« nom ») le fait pour *nomen*, *líkneski* (« statue ») pour *figura* et *jartein* (« interprétation ») pour *potestas*. Le terme *atkvæði* (« prononciation ») apparaît aussi comme traduction apparente de *potestas*, mais Benediktsson (1972 : 55-58) postule qu'il s'agit plutôt d'une adaptation du concept de *elementum*, dont *littera* n'est que la réalisation graphique. De la même manière, *vǫxtr* (« créature ») apparaît à la place de *líkneski*, et Benediktsson (1972 : 64-67) propose de les interpréter comme la forme (*líkneski*) de la lettre, en parlant de la forme des lettres grecques par exemple, et la réalisation (*vǫxtr*) de cette forme, en parlant de la réalisation des nouvelles lettres comme *Ƿ* ou *ƿ*. Finalement, comme on peut le constater dans le tableau ci-dessous, le premier grammairien ajoute deux concepts qui sont tout à fait nouveaux. En premier lieu *réttræðr*, du verbe *ráða* « lire », qui fait référence au fait que chaque lettre, exprimée par sa figure, possédait une valeur (prononciation) intrinsèquement correcte, ne pouvant pas être assignée à d'autres valeurs (Benediktsson 1972 : 53). C'est en suivant cette logique qu'il devient évident que certains caractères latins ne sont pas *réttræðr* (« correctement prononçables ») en norrois, car on ne peut pas leur attribuer une valeur correcte. En deuxième lieu *grein*, 'distinction', est le terme employé pour décrire les paires minimales, p. ex. dans la partie où les voyelles nasales sont introduites : « chacune de ces mêmes neuf lettres en engendre une nouvelle [lettre] si on la nasalise, et cette distinction (*grein*) est si nette qu'elle peut changer la signification ». Comme on l'a constaté *supra*, cette analyse constitue la principale nouveauté dans le PTG.

Tableau 3. Terminologie du PTG

<u>Latin</u>	<u>Norrois</u>
<i>Littera</i> ‘lettre’.	<i>Stafr</i> ‘lettre’.
<i>Recta pronuntiatio</i> (?).	<i>Rétræðr</i> ‘correctement prononçable’.
<i>Nomen</i> ‘nom’.	<i>Nafn</i> ‘nom’.
<i>Figura</i> ‘figure’.	<i>Líkneski</i> ‘signe’, <i>vøxtr</i> ‘forme’.
<i>Potestas</i> ‘valeur’.	<i>Jartein</i> ‘valeur’.
<i>Elementum</i> ‘élément’.	<i>Atkvæði</i> ‘parler’.
-	<i>Grein</i> ‘distinction’.
<i>Vocales</i> ‘voyelles’.	<i>Raddarstafr, hjlóðstafr</i> ‘voyelles’.
<i>Consonantes</i> ‘consonnes’.	<i>Samhjlóðandi</i> ‘consonnes’.
<i>Semivocales</i> = f, l, m, n, r, s, x.	= f, l, m, n, r, s, x.
<i>Mutae</i> = b, c, d, g, h, k, p, q, t.	= b, c, d, g, h, k, p, q, t.
<i>Syllaba</i> ‘syllabe’.	<i>Samstøfun</i> ‘syllabe’.
<i>Dictio</i> ‘mot’.	<i>Orð</i> ‘mot’.
<i>Discursus</i> ‘discours’.	<i>Mál</i> ‘discours’.
<i>Lingua</i> ‘langue’.	<i>Tunga</i> ‘langue’.

En ce qui concerne les unités supérieures aux segments, le premier grammairien semble suivre les concepts latins. La syllabe, notion connue dès l’Antiquité, a une place centrale dans la grammaire médiévale. Elle sert, d’abord, à faire distinction entre *vocales* (syllabiques) et *consonantes* (non-syllabiques), et ensuite à diviser ces dernières en *semivocales* et *mutae*. Le premier grammairien applique les deux critères, mais met l’emphase sur le deuxième en disant que « les consonnes ne produisent aucune signification ou prononciation par elles-mêmes, ne pouvant guère être nommées sans une voyelle, tandis que toute voyelle peut être prononcée seule et reçoit son nom de la façon dont elle est prononcée dans chaque discours ». En cela il est plus proche de Priscien que de Donat (Benediktsson 1972 : 105). Toutefois, le premier critère est également présent chez le premier grammairien qui parle d’une voyelle qui « va contre sa nature et doit dans ces cas s’appeler une consonne plutôt qu’une voyelle » (c’est-à-dire, elle perd sa syllabité) comme dans le mot *earn* (« fer »). La notion du « mot » (*orð*) dans le PTG est entièrement en ligne avec la définition qu’en donne Priscien, s’agissant de la partie minimale du discours qui diffère de la syllabe par son intelligibilité (Benediktsson 1972 : 106). En conclusion, il est fort probable que le premier grammairien connaît bien la tradition grammaticale latine ainsi que les grammairiens plus importants. S’il n’en fait pas mention dans son traité c’est sans doute parce qu’il s’adresse à un public de savants.

Le premier grammairien a-t-il d'autres sources possibles que les Latins, ou doit-on attribuer ses innovations uniquement à son génie ? Il y a très peu d'ouvrages qui tentent d'adapter l'alphabet latin à une autre langue avant le PTG. Il existe un codex irlandais (*Auraicept na n-Éces*) datant du XII^e siècle, dont le texte proviendrait du VII^e ou VIII^e siècle, mais très différent du PTG et il est fort improbable que le premier grammairien le connaissait ou s'inspirait de cet ouvrage. Anne Holtmark (1936) a suggéré qu'il pouvait s'inspirer de Pierre Hélie, mais cela devient problématique à cause de la datation du PTG. Le premier grammairien lui-même dit s'inspirer des Anglais, qui écrivaient déjà avec un alphabet latin modifié. Le fait qu'il appelle la lettre *þ* *thorn* suggère qu'il l'a prise de l'anglais (le nom runique étant *thurs*³). Le runologue Jan Ragnar Hagland met en relief (voir Haugen 2012) les modifications subies par le *fupark* récent (l'alphabet runique à 16 lettres) : chaque rune représentant plusieurs sons, on a commencé à ajouter des points afin de les séparer. Il n'est pas entièrement impossible que le premier grammairien se soit inspiré dans cette méthode d'écriture. En ce qui concerne les symboles adoptés, les voyelles *ø*, *ę*, *ø* et *y* étaient déjà utilisées tandis que *þ*, qui est une adaptation d'une rune, aurait été emprunté d'Angleterre. Le *ę* pour [ŋ] n'est attesté nulle part ailleurs, *idem* pour la petite majuscule, l'accent de longueur ou le point de nasalité, et il est raisonnable de penser que le premier grammairien en est l'inventeur.

En conclusion, le premier grammairien a eu le mérite d'inventer non seulement une réforme d'orthographe, mais également une méthode de reconnaissance de phonèmes grâce à un processus de commutation, et on pouvait s'attendre à ce que son influence sur la tradition grammaticale postérieure fût plus grande. Cependant, son influence a été pratiquement nulle et, paradoxalement, le PTG semble plus connu parmi les linguistes de nos jours que dans l'Islande médiévale, au moins si l'on en juge par le fait qu'aucun manuscrit adoptant ses propositions n'ait été trouvé. Certes, le premier grammairien a échoué dans son propos de réforme de l'orthographe, mais une place dans le Panthéon des linguistes lui a été finalement attribuée.

³ En fait, il y eut des *fupark* anglais et des *fupark* scandinaves. Le Premier Grammaireur emprunte le thorn au *fupark* anglais [note Cyril de Pins].

4. Traduction du *Premier traité grammatical*

Dans la plupart des pays, les hommes consignent dans des livres soit la connaissance de ce qui s'est passé à l'intérieur de leur pays, soit les événements qui leur semblent mémorables et qui se sont produits ailleurs, soit leurs lois et, dans ce cas, chaque nation le fait dans sa propre langue. Mais comme les langues diffèrent les unes des autres puisque certaines se sont distinguées tout en étant issues d'une même langue d'origine, il est nécessaire d'utiliser des lettres différentes pour les noter sans employer les mêmes pour toutes les langues, car les Grecs n'écrivent pas le grec avec des lettres latines ni les Latins le latin avec des lettres grecques, ni les Hébreux l'hébreu avec des lettres grecques ou latines. En effet, chaque nation écrit sa langue avec ses propres lettres.

Quelle que soit la langue que l'on a à noter avec les lettres d'une autre langue, certaines lettres seront manquantes dans cette autre langue [car il y a des sons dans cette langue pour lesquels l'autre langue ne possède pas de lettres et de même, certaines lettres seront peut-être superflues] car tel son d'une langue n'existe pas dans l'autre langue qui n'a pas les lettres pour le noter. Et pourtant, les Anglais écrivent l'anglais avec toutes les lettres latines, en tout cas avec celles qui ont une valeur phonétique correcte en anglais, et là où elles ne suffisent pas, ils utilisent d'autres lettres selon les besoins et ils en suppriment d'autres qui n'ont pas de valeur phonétique correcte dans leur langue.

Maintenant, en suivant leur exemple – comme nous partageons la même langue, malgré le fait que l'une de nos langues ait subi beaucoup de changements, ou bien que toutes les deux en aient subis quelques-uns – j'ai composé un alphabet pour nous, les Islandais, pour qu'il soit plus facile d'écrire et de lire, ainsi que nous en avons l'habitude, pour qu'il soit plus aisé d'écrire et de lire comme c'est la coutume dans ce pays, des lois et des généalogies ou des traductions des livres sacrés et de livres religieux ou bien encore les ouvrages historiques composés avec beaucoup de sagesse par Ari Þorgilsson. J'ai composé aussi un alphabet pour nous, les Islandais, avec à la fois toutes les lettres latines qui semblaient bien adaptées à notre langue et qui pouvaient rendre convenablement la prononciation, en y ajoutant quelques lettres qui me paraissaient nécessaires, et j'ai écarté celles qui ne convenaient pas aux sons de notre langue. Certaines consonnes latines ont été écartées, d'autres ont été ajoutées. Aucune voyelle n'a été écartée, mais beaucoup ont été ajoutées, car notre langue possède la plupart des sons ou voyelles qu'on trouve ailleurs.

Or, comme les consonnes ne peuvent à elles seules constituer un discours ou produire du son sans l'aide d'une voyelle, tandis que toute voyelle

produit du son à elle seule et reçoit un nom quand on la nomme dans chaque langue, et comme les voyelles l'emportent en dignité sur les consonnes, comme le Tout-Puissant sur le demi-puissant, je les ai mises en avant dans mon alphabet ainsi que dans la discussion qui nous occupe ici.

[Les voyelles]

Aux cinq voyelles que possédait l'alphabet latin – *a, e, i, o, u* – j'ai ajouté ces quatre lettres : *q, e, ø, y*. *Q* reçoit la boucle de *a* et le cercle de *o*, étant une mélange des deux sons, prononcé en ouvrant moins la bouche que pour *a*, mais davantage que pour *o*. *E* est écrit avec la boucle de *a*, mais avec le corps entier que *e* parce qu'il les réunit tous les deux, et il est prononcé en ouvrant moins la bouche que pour *a*, mais davantage que pour *e*. *Ø* est la réunion des sons *e* et *o*, et est prononcé en ouvrant moins la bouche que pour *e* et davantage que pour *o*, et c'est pour cela qu'il est écrit avec la petite branche de *e* et le cercle de *o*. *Y* est un composé des sons *i* et *u* et se prononce en ouvrant moins la bouche que pour *i* mais davantage que pour *u* ; il reçoit la première branche du *U* majuscule [...] ainsi qu'ils étaient placés dans l'alphabet auparavant.

Maintenant, il se peut que quelqu'un rétorque ceci : « Je sais parfaitement lire la langue danoise [= le norrois], même écrite en caractères latins. Je peux même deviner la prononciation, même si toutes les lettres ne sont pas notées correctement selon la prononciation. Peu m'importe que tu écrives [q] ou *a*, [e] ou *e*, *y* ou *u*. » Je réponds ainsi : « Que tu lises bien ou que tu devines convenablement ne dépend pas de la qualité des caractères quand ceux-ci ne sont pas univoques. Cela dépend plutôt de toi. D'ailleurs, il ne faut pas s'attendre à ce que moi ou l'un de mes semblables, s'il s'en trouve, lise correctement ou bien à ce que je devine comment prononcer ce qui est écrit si l'on peut interpréter de plusieurs façons ce qui est écrit de façon univoque sans que la prononciation soit clairement indiquée et qu'il faille deviner, ainsi que tu prétends en être capable. »

Mais bien que chacun puisse en tirer quelque chose de correct, il est certain que tout le monde n'arrivera pas au même résultat s'il y a des différences, en particulier en ce qui concerne les lois. Alors, je dis que tu n'as point bien répondu lorsque tu affirmes que nous n'avons pas besoin de ces neuf voyelles dans notre langue : *a, q, e, e, i, o, ø, u, y*, en particulier si de ces neuf voyelles je peux tirer trente-six différences de sens si on les distingue clairement.

Par la suite, je placerai ces huit lettres – aucune distinction n'ayant été faite pour le *i* – chacune entre les deux mêmes consonnes, et je montrerai avec des exemples comment chacune, associée aux mêmes lettres et située dans la

même position, rend un son différent. Et de cette manière, je donnerai dans ce fascicule des exemples de distinctions très nettes qui se font à l'aide de ces lettres :

[Voyelles différentes]

<i>sar</i>	<i>sǫr</i>	<i>sor</i>	<i>sǫr</i>
<i>ser</i>	<i>sęr</i>	<i>sur</i>	<i>syr</i>

Original :
Sar veitti maðr mér eitt, *sǫr* mǫrg veitta ek honum. [...] *Sor* goðinn *sǫr* ein sœrin. *Sur* eru augu *syr*, slík duga betr en spryngi ýr.
 Traduction :
 Un homme m'a infligé une *blessure* : je lui ai infligé maintes *blessures*. [...] Le chef de clan *jura* en faisant les *bons serments*. *Aigres* sont les yeux de la *truie*, mais ils sont mieux ainsi que exorbités.

Mais chacune de ces mêmes neuf lettres en engendre une nouvelle [lettre] si on la nasalise, et cette distinction est si nette qu'elle peut changer la signification, comme je le montrerai par la suite, en plaçant un point sur les lettres nasalisées :

[Voyelles orales et nasales]

<i>har</i>	<i>hár</i>	<i>orar</i>	<i>órar</i>
<i>rǫ</i>	<i>rǫ̇</i>	<i>ǫra</i>	<i>ǫrȧ</i>
<i>þel</i>	<i>þél</i>	<i>þu at</i>	<i>þuat</i>
<i>fęr</i>	<i>fę̇r</i>	<i>syna</i>	<i>sýna</i>
<i>isa</i>	<i>isȧ</i>		

Original :
Har vex á kykvendum, en *hár* er fiskr. *Rǫ* er eitt tré ór seglviðum, en *rǫ̇* er hyrning húss. *þel* er á hnefa bundnum eða hlutr feldar, en *þél* er smíðartól. Annat er þat, er sauðrinn heitir *fęr*, en annat þat, er han *fę̇r* lambs. *Í sa* skýja deild, þá er vér komum í *isa*. *Orar* eru órǫkþir *órar*. Spakt skyldi it ellzta barn, því at it ellra má *ǫra* it *ǫrȧ*. Þar vart *þu at*, er fjaðrklæðit *þuat*. Þriggja *syna* austr mun ek þér *sýna*.
 Traduction :
 Les *cheveux* poussent sur les êtres vivants, mais le *requin* est un poisson ; la *vergue* est un espar dans le grément, mais *rǫ̇* est le coin de la maison. La *peluche de la laine* se trouve sur un poing bandé ou un pan de manteau, mais la *lime* est un outil d'artisan. D'un côté, l'ovine s'appelle *mouton*, de l'autre il

engendre un agneau. Il est possible de regarder *à travers* l'éclaircie des nuages quand nous arrivons sur les *glaces flottantes*. *Les accès de folie* sont les *nôtres*. L'enfant le plus âgé devrait être sage parce que le plus âgé peut *énervé* le plus jeune. *Tu étais là* quand le lit de plumes fut *aplatis*. Je te *montrerai* l'eau de cale de trois *femmes*.

Maintenant, toutes les voyelles peuvent se résumer ainsi : *a, á, o, ó, e, é, i, í, u, ú, y, ý*. Mais bien que je n'écrive pas plus de voyelles qu'on n'ait trouvé de sons vocalisés dans notre langue – en fait dix-huit à partir de cinq voyelles latines – il est bon de savoir qu'il y a encore une différence dans les voyelles, à la fois dans celles qui existaient déjà dans l'alphabet et dans celles qu'y ont été ajoutées et cette différence change le sens du discours selon qu'une lettre est longue ou brève, tout comme les Grecs notent une lettre longue sous une autre forme qu'une lettre brève. Ainsi notent-ils le *e* bref : *ε*, et le *e* long avec la lettre *η* : de même, le *o* bref ainsi : *ο*, tandis qu'ils notent le *o* long de cette manière : *ω*. Je vais également montrer cette différence car elle change la signification, comme les précédentes, et je noterai les longues avec un accent [afin de les distinguer] des brèves :

[Voyelles brèves et longues]

<i>far</i>	<i>fár</i>	<i>minna</i>	<i>Mínna</i>
<i>rámr</i>	<i>rámr</i>	<i>gop</i>	<i>góp</i>
<i>ol</i>	<i>ól</i>	<i>móna</i>	<i>móna</i>
<i>uon</i>	<i>uón</i>	<i>Goprøpe</i>	<i>góp røpe</i>
<i>seþo</i>	<i>séþo</i>	<i>mönde</i>	<i>mónde</i>
<i>frámèr</i>	<i>frá mér</i>	<i>dura</i>	<i>dúra</i>
<i>uer</i>	<i>uér</i>	<i>rúnar</i>	<i>rúnar</i>
<i>uënesc</i>	<i>uénesc</i>	<i>flytr</i>	<i>flýtr</i>
<i>uil</i>	<i>uíl</i>	<i>brynna</i>	<i>brýnna</i>

Original :

Far heitir skip, en *fár* nokkurs konar nauð. *Rámr* er sterkr maðr, en *rámr* inn hási. *Ol* heitir drykkur, en *ól* er band. Tungan er málinu *uon*, en at tönnum er bitsins *uon*. *Seþo*, hvé vel þeir *séþo* er fyr saumfönni réðu. Mjök eru þeir menn *frámèr*, er eigi skammask at taka mína konu *frá mér*. Svá er mjög við *uer* sínn *uér*, at varla of sér hon af honum nær. *Uënesc* eigi góðr maðr því, þó at vandr maðr *uénesc* góðum konum. Dul vættir ok *uil*, at lina muni erfiði ok *uíl*. Huglan mann vil ek *minna* hugþrá ørenda *mínna*. Sú kona gøfgar *gop*, er sjálf er *góp*. *Móna* mín *móna*, kveðr barnit, við mik gøra verst hjóna. Vel líkuðu *Goprøpe* *góp røpe*, þat eru góðar árar, sem skáld kvað :

Rétt kann *róþe* slíta
ræsis herr ór verri.

Leka *mönde* húsit, ef eigi *mönde* smiðrinn. Ef gestrinn kveðr *dura*, þá skyldi eigi bóndinn *dúra*. *Rúnar* heita geltir, en *rúnarmálstafir*. Se þú hvé flotinn *flýtr*, er sækarlinn *flytr*. Stýrimaðr þarf byrinn *brýnna*, en sá er nautunum skal *brýnna*.

Traduction :

Vaisseau désigne un navire, tandis que le *mal* est une sorte de détresse. *Puissant* désigne un homme fort, tandis que *rámr* désigne quelqu'un d'*enroué*. La *bière*, c'est une boisson, et la *sangle* une lanière. La langue est *habituée* à la parole, mais on pourrait s'*attendre* à une morsure avec les dents. *Regarde* comme ils ont bien *fixé* [les planches], ceux qui en étaient chargés. Ces hommes sont des *insolents* qui n'ont pas honte de séparer ma femme *de moi*. Mainte femme est tellement *éprise* de son *mari* que c'est à peine si elle le quitte des yeux. Même si un malhonnête se croit capable de *séduire* des femmes honnêtes, un homme honnête ne prend *pas l'habitude* [de faire cela]. Orgueil et *obstination* s'attendent à ce que le labeur et la *misère* diminuent. Je veux *rappeler* à l'homme attentionné *mes* soucis. La femme qui honore *Dieu* est elle-même *honnête*. *Ma maman*, déclame l'enfant, *ne va pas* me traiter plus mal que ceux de sa maisonnée. *Gopróþe* aimait bien les *bons avirons*, c'est-à-dire les bonnes rames, comme dit le scalde :

Bien sait tirer l'*aviron*
l'armée du souverain hors de la mer.

La maison *pourrait* avoir des fuites, si l'artisan ne *couvrait* pas le *toit*. Si l'hôte frappe à la *porte*, alors point ne devrait le maître [de maison] *somnoler*. Des cochons mâles s'appellent des *verrats*, mais les *caractères* des lettres. Vois combien *flotte* vite le radeau quand c'est le marin qui le *transporte*. Le capitaine a besoin d'une plus *forte* brise que celui qui doit *donner à boire* au bétail.

Maintenant, si quelqu'une de ces trente-six distinctions peut être omise, pour ne jamais être utilisée dans notre langue, alors j'ai laissé passer quelque chose – ce qui pourrait bien être le cas – de même que si davantage de différences se retrouvent dans le discours des hommes.

Mais il est bon de savoir, comme mentionné auparavant, que chaque lettre voisée est ainsi prononcée dans chaque discours comme elle est nommée dans l'alphabet, sauf quand elle refuse sa nature et dans ce cas, elle doit s'appeler consonne plutôt que voyelle.

Cela arrive lorsqu'elle est mise à côté d'une autre voyelle, et en voici maintenant quelques exemples : *austr*, *earn*, *eir*, *eór*, *eyrer*, *uín*. Or, il est envisageable que quelqu'un me dise : « Il y a un mot dans lequel tu écris *e* alors que la plupart des gens écrivent *i*, lorsqu'elle représente une consonne, comme tout à l'heure lorsque tu as écrit *earn* là où moi, j'écrirais *iarn*, et ainsi de suite à maints autres endroits. » Alors je réponds ainsi : « Tu as raison, mais tu n'as pas fait mention de tout ce que j'ai écrit de bizarre à tes yeux, malgré le fait que j'aie intentionnellement écrit ainsi la plupart du temps. Si je faisais un autre essai – comme il y aurait pleinement besoin et suffisamment de matière pour le faire pour qui en aurait la compétence – à propos des lettres dont chaque mot est composé par nature, ou sur la manière dont chaque lettre devrait se combiner avec une autre, alors ce serait un tout autre livre et beaucoup plus volumineux, et c'est pourquoi je ne peux pas traiter ce sujet ici. Pourtant, je dirai quelques mots à propos de ce sur quoi tu m'as le plus provoqué.

Puisque le son d'une consonne – ou la lettre voisée qui prend sa place – [est] orthographié à l'aide d'une autre lettre voisée, il n'est pas facile de comprendre qu'il devient bref pour fusionner avec la voyelle à côté de laquelle il se trouve. Alors il faut rechercher où se retrouve le même mot qui a été prononcé, de façon à ce que les deux voyelles soient séparées et que chacune – normalement fusionnée avec l'autre de manière à constituer une seule syllabe. Les scaldes sont les auteurs de toutes les sortes de runes et des distinctions à faire dans le langage, comme les artisans le sont [pour leur métier] ou les juristes pour les lois. Et l'un d'eux a déclamé à peu près ceci :

Höfðu hart of krafðir	Les boucliers furent durement amenés à contribution,
hildr óx við þat skildir gang, enn gamlir sprungu gunnþings <i>earnhringar</i> .	– la bataille augmenta de violence –, les anciens anneaux <i>de fer</i> dans l'assemblée du combat se brisèrent.

Bien que le rythme ait obligé le poète à disloquer une syllabe pour en faire deux afin de préserver le mètre, aucune nécessité ne lui a imposé de changer les lettres et d'utiliser *e* à la place de *i*, s'il fallait un *i* plutôt qu'un *e*, même si cela ne me plaît pas. Mais si quelqu'un est assez partial et obtus pour contredire tant de gens de bon sens qui, avant que je ne l'écrive, ont eux-mêmes prononcé ce

mot comme il est à présent écrit alors qu'ils en avaient entendu d'autres le prononcer ainsi, et si tu soutiens qu'il devrait prononcer *i* et non *e*, bien que le mot soit divisé en deux syllabes, alors je lui transmets le bienveillant conseil que Caton donna à son fils par ces vers :

Contra verbosos noli contendere verbis ;
sermo datur cunctis, animi sapientia paucis.

Entendons : N'engage pas de dispute avec les beaux parleurs, l'éloquence est donnée à beaucoup de gens, mais la sagesse à peu. Maintenant, je mets fin ici à ma discussion sur les voyelles, et je vais chercher, si Dieu le permet, à dire quelque chose sur les consonnes.

[Les consonnes]

Dans le nom de chacune des consonnes, il y a une voyelle, car les consonnes ne peuvent être ni nommées ni prononcées sans les voyelles, comme on l'a déjà dit. Or, bien que le son ou la prononciation des consonnes ne puisse guère être produit tout seul, il est cependant nécessaire de déterminer leur valeur dans l'énoncé. Puisque les consonnes, contrairement aux voyelles, ne reçoivent jamais la pleine valeur de leur nom dans le discours, je vais donner un nom à chacune des consonnes qui n'en ont pas encore et à partir duquel on pourra déterminer leur valeur dans le discours quand on ne la connaît pas d'avance. Alors, le son de chaque consonne dans l'énoncé sera toujours ce qui reste du nom quand la voyelle aura disparu.

B, d, g, h, p, t. Le son de ces lettres a la longueur moyenne d'une seule lettre, car on ne peut jamais placer deux consonnes du même type devant la voyelle dans une seule syllabe.

F, l, m, n, r, s. Ces lettres peuvent sonner chacune comme deux consonnes, si on les prononce longues – cela peut arriver si elles sont placées après une voyelle – ce qui apparaît clairement quand on leur donne la prononciation qu'elles devraient avoir en disant leurs noms : *eff, ell, emm, enn, err, ess*. On peut également réduire leur son, même si elles suivent la voyelle de la syllabe, et alors elles peuvent être prononcées comme si leurs noms étaient *ef, el, em, en, er, es*. Ainsi, je leur donnerai ces derniers noms et la sonorité d'une seule lettre, qu'elles soient en position pré- ou post-vocalique dans la syllabe, sauf là où j'écris n'importe laquelle en lettre majuscule et qu'elle suit la voyelle de la syllabe. Alors pour moi, cette lettre unique en représentera deux du même type, afin que l'écriture prenne moins de place, qu'elle soit plus rapide et pour que le parchemin dure plus longtemps.

En ce qui concerne les lettres qui comportent une voyelle à la fin de leur nom – à savoir : *b, c, d, g, p, t* – parce que la sonorité de leur nom ne peut être augmentée, je changerai le nom de la majuscule en plaçant la voyelle devant, pour que la sonorité de leurs noms puisse être augmentée dans la mesure où leur valeur fluctue dans le discours. Maintenant, chaque consonne allongera d’autant sa sonorité en association avec la voyelle qui se trouve dans son nom, comme elle le fera en association avec toute autre voyelle dans un contexte donné.

Mais maintenant, parce que certaines consonnes possèdent leur propre forme, leur nom et leur valeur énonciative tandis que d’autres ont la forme, le nom et la valeur d’une majuscule, que d’autres encore ont la forme d’une majuscule, ont changé de nom et augmenté leur sonorité à la fois dans leur nom et leur valeur discursive, alors que certaines conservent leur forme mais en réduisant le son de leur nom afin de correspondre à leur valeur discursive, je tenterai de présenter la forme de chaque consonne en en inscrivant le nom au-dessus de sorte que chacun puisse examiner immédiatement tout ce qui a été traité de façon séparée.

be	ebb	che	ecc	de	edd	ef	eff	ge	egg	eng	ha	el	ell
b	B	c	K	d	D	f	F	g	G	g	h	l	L
em	emm	en	enn	pe	epp	er	err	es	ess	te	ett	ex	the
m	M	n	N	p	P	r	R	s	S	t	T	x	þ

La lettre qui est écrite ici *c*, que la plupart des auteurs latins appellent *ce* et emploient pour les deux lettres *t* et *s* quand ils lui adjoignent *e* ou *i*, même si, accompagnée de *a* ou *o* ou *u*, elle vaut *k*, comme les Écossais la prononcent avec toutes les voyelles du latin et qu’ils appellent *che*, moi aussi, je l’appellerai *che* dans notre alphabet et je lui adjoindrai ainsi toutes les voyelles de la même manière que pour *k* ou *q*, mais alors, je supprimerai de l’alphabet ces deux-là et je n’en garderai qu’une, *c*, en lui faisant tenir la place aussi bien de chacune des deux que la sienne pour elle-même, puisque précédemment elles rendaient toutes le même son et avaient la même valeur dans la plupart des positions. Mais parce que *c* a toujours la même taille, qu’il soit écrit en majuscule ou non, surtout parce que je n’utilise pas une taille plus grande pour ces majuscules que pour les autres lettres quand elles ne figurent pas en début de vers là où il faudrait deux lettres, alors j’écris pour sa majuscule : *K*, car ainsi elle a sa propre taille, même si elle est un peu plus petite. Cette forme n’est pas non plus recherchée car elle apparaît en grec où elle est appelée *kappa* et symbolise le nombre 20. Mais ici, dans notre langue, cette lettre représentera

cc, tout comme les autres petites majuscules valent pour deux lettres dans l'énoncé. Elle pourra aussi valoir pour 200, comme les deux *c* en latin. Avant que cette lettre ne soit utilisée à la place de deux lettres, et avant qu'elle ne s'appelle *che*, elle avait un *e* après le *c* dans son nom, mais maintenant, elle est modifiée car elle a le *e* en premier dans son nom et s'appelle *ecc*, mais restons-en là.

Le *n* qui précède un *g* dans une syllabe est prononcé moins avec le nez mais davantage avec la gorge que les autres *n*, car il se mélange quelque peu avec le *g*. C'est pourquoi je ferai d'eux d'aimables compagnons de voyage en les réunissant en une seule lettre que j'appelle *eng*, et je la note ainsi : *g*. Je la fais symboliser aussi bien l'une que les deux autres de manière que tu écrives *hringr* ou *hrigr*, sauf que moins on a de lettres, moins on a à écrire.

Je n'ai changé ni la taille ni le nom de *h*, car il ne peut ni augmenter ni diminuer et en aucun cas changer de prononciation.

X, y, z, &, [~]. Si on le souhaite, on peut se dispenser de ces lettres dans notre langue car elles n'ont aucune valeur en elles-mêmes, vu qu'elles sont seulement utilisées à la place de lettres qui existent déjà dans l'alphabet. Certaines pour deux, comme *x* et *z*, *&* ou *~*, qui peuvent parfois représenter plus [de deux] et certaines pour une, comme *y* ou parfois *~*.

X est en latin composé de *c* et de *s*. Dans notre langue, je veux qu'il soit noté de la même façon, mais en aucun cas qu'il soit majuscule car il n'est jamais utilisé pour deux *c* ni deux *s*, ni au début d'une strophe, d'un mot ou d'une syllabe.

Y est une lettre grecque, et les Grecs l'appellent *υ*, tandis que les auteurs latins l'utilisent pour *ι*, mais seulement dans les mots grecs, quand ils sont écrits correctement. Et c'est pourquoi on n'en a pas besoin dans notre langue, sauf si quelqu'un veut l'utiliser pour *u* lorsqu'il apparaît avec une autre voyelle et qu'il est utilisé comme consonne. Cependant, je cesserai de m'en servir pour écrire car je ne vois pas que *u* ait davantage besoin d'assistance que les autres voyelles lorsqu'elles sont utilisées comme consonnes.

Z est composé de *deleth*, une lettre écrite en hébreu ז et utilisée pour *d*, et d'une autre, qui s'appelle *sade*, ainsi écrite : ז, utilisée pour *es* en latin, comme *z* est elle-même une lettre de l'hébreu, bien qu'elle soit aussi utilisée dans l'alphabet latin car les mots hébreux se retrouvent fréquemment en latin. C'est une lettre que je préfère bannir de notre langue et de notre alphabet, parce qu'il y a déjà davantage de lettres que je ne le voudrais. Je préférerais écrire, dans les rares cas où il serait nécessaire, *d* et *s* car dans notre langue, ce son est toujours composé de *d* et *s*, et en aucun cas de [p] et *s*.

& est plutôt une syllabe qu'une lettre ; en effet, elle lie *e* et *t* en latin et *e* et *t* dans notre langue, au besoin. Mais j'éviterai de l'employer dans notre

langue et notre alphabet parce que dans notre langue, cette syllabe n'apparaît jamais isolément si bien qu'une consonne ne précède jamais le e dans la même syllabe.

Le tilde n'a pas non plus le statut de lettre, mais il est cependant placé pour accélérer l'écriture ou pour l'abréger devant diverses autres lettres, tantôt devant une seule, tantôt devant plusieurs. Je l'emploie le plus souvent pour *m*, ou encore pour *n*, ou bien à la place de la syllabe *er* en le notant ainsi : ~. À ce sujet, je ne saurais vous donner que ce petit conseil : avec le tilde, que chacun abrège le mot comme il lui semblera convenable et facile à comprendre. Le tilde a néanmoins une certaine valeur pour ce qui est du nom qu'il porte, bien qu'on ne puisse pas l'identifier à partir de son nom, comme c'est le cas pour les autres lettres. *Títan* est le nom du soleil et c'est de lui qu'est tiré le diminutif *titúlus* en latin. Nous, nous disons *títull*. C'est comme un petit soleil, car de même qu'un soleil illumine ce qui était obscur auparavant, le tilde, écrit au début d'un livre, illumine ce dernier, ou bien il illumine un mot, s'il est placé au-dessus de celui-ci.

La lettre que la plupart des gens appellent *horn*, je l'appelle *the*, pour que sa valeur phonétique, quel que soit le contexte, corresponde à ce qui reste du nom lorsqu'on en retire la voyelle, vu que j'ai désormais disposé toutes les consonnes de cette manière-là, ainsi que je l'ai écrit précédemment. *P* précédera le tilde dans l'alphabet, bien que j'en aie fait mention plus tard, car il a été inventé en tout dernier. J'ai mentionné le tilde d'abord parce qu'il figurait auparavant dans l'alphabet et dans mon discours, je l'ai inclus après les lettres qui comme lui n'ont pas besoin de symbole en propre. La majuscule de *the*, je ne la noterai nulle part, sauf en début de phrase puisque sa sonorité ne peut pas être prolongée, même en position postvocalique dans la syllabe.

Or, bien que j'aie parlé très vite de l'écriture des majuscules qui représentent deux lettres chacune, je ne dirai pas que c'est une erreur ou que c'est mal écrit, même si deux lettres sont écrites à la place, bien que je préfère écrire une seule lettre lorsque deux ont la valeur d'une seule, pour que, comme j'ai dit auparavant, l'écriture prenne moins de place et soit plus rapide, et pour que le parchemin dure le plus longtemps possible.

Mais je ne sais pas ce qu'il faudra faire alors si, malencontreusement, quelqu'un intervenait en m'interrompant ainsi : « Là où tu écris une majuscule », pourrait-il trouver convenable de dire, « ou deux consonnes du même type combinées dans une seule et même syllabe, comme tu dis, moi je n'écrirai pas deux consonnes ni une majuscule seule pour allonger le son, et je n'utiliserai pas non plus une lettre qui n'est pas majuscule pour abréger le son. Au lieu de cela, j'écrirai tout le temps une seule lettre de la même sorte et je n'utiliserai pas une majuscule, sauf en début de mot ou de phrase, et je

prononcerai chacune selon ce que j'estime plus ou moins convenir et je ne me soucierai pas de les prononcer toutes avec la même valeur. »

Que faudra-t-il faire alors, dis-je, si ce n'est lui montrer des exemples si clairs de ces différences dont il n'avait pas encore soupçonné l'existence auparavant, afin qu'il pense qu'il n'est pas trop tard de se contredire afin de réagir en avance sur ceux qui sinon le prendront pour un imbécile et diront qu'il aurait été plus sage qu'il se tût. Voici des exemples qui ont été trouvés à la va-vite et ont été disposés en phrases pour des raisons de clarté :

[Consonnes simples et géminées]

<i>u be</i>	<i>uBe</i>	<i>frame</i>	<i>fraMe</i>
<i>secr</i>	<i>seKr</i>	<i>una</i>	<i>uNa</i>
<i>hó dó</i>	<i>hóDo</i>	<i>crapa</i>	<i>craPa</i>
<i>áfarar</i>	<i>aFarar</i>	<i>huer</i>	<i>hueR</i>
<i>þagat</i>	<i>þaGat</i>	<i>fús</i>	<i>fúS</i>
<i>ql</i>	<i>qL</i>	<i>sceót</i>	<i>sceóT</i>

Original :

Ú *bé* þat eru tvau nöfn tveggja bókstafa, en *uBe* þat er eins manns eitt nafn. *Secr* er skógarmaðr, en *seKr* er ílát. *Hó dó*, þá er Hølgatröll dó, en heyrði til *hóDo*, þá er þórr bar hverinn. ... Betra er hverjum fyrr *þagat*, en annarr hafi *þaGat*. Eigi eru *ql qL* at einu. Meiri þykkir stýrimann sins *frame*, en þess er þiljurnar byggvir *fraMe*. Sá er mestr guðs *una*, er mest vill til *uNa*. Vaða opt til kirkju *crapa*, þó at þar fái leið *craPa*. *Huer* kona ok [*hueR*] karlmaðr skyldu þess *fús*, sem guð er *fúS*. Þá munu þau till góðra verka *sceót* ok hafa guðs hylli *sceóT*.

Traduction :

Ú et *bé* sont les noms de deux lettres, mais *Ubbi* (*uBe*) est le nom d'un seul homme. Un *détenu* est un « hors-la-loi », mais un *seKr* est un récipient ou un contenant, donc un sac. [Une femme] *grande mourut* quand Hølgatröll mourut⁴ ; mais on entendit la *poignée* [faire du bruit] lorsque Thor emporta le chaudron⁵. ... Mieux vaut, pour chacun, s'être *tu* avant que quelqu'un d'autre ne l'ait *fait taire*.

⁴ Þorgerður Hörgatröll était vénérée dans le nord de la Norvège et, selon la *Heimskringla saga*, le jarl Hákon (tenant farouche du paganisme face au christianisme) lui a sacrifié son fils au cours d'une bataille avec les Vikings de Jónsborg, remportant ainsi la victoire.

⁵ Selon le poème de l'Edda intitulé *Hymiskviða* (« Chant de Hymir »), le dieu Þór emporta le chaudron qui se trouvait dans le palais du géant Hymir.

Toutes les bières ne sont pas identiques. La gloire du capitaine est considérée plus grande que celle de celui qui couche sur le gaillard d'avant. Le meilleur des amis de Dieu, est celui qui décide de travailler le plus pour lui. [Les gens] pataugent souvent dans la neige fondue pour aller à l'église, même sur une route difficile. Chaque femme et chaque homme devrait désirer ce que Dieu désire. Alors ils seront prompts aux bonnes œuvres, et gagneront la faveur de Dieu promptement.

[Conclusion]

Maintenant, si quiconque veut écrire ou apprendre à écrire notre langue – qu'il s'agisse de traductions de livres sacrés ou religieux, ou bien de lois, ou encore de généalogies, ou de tout ce qu'il jugera raisonnablement utile d'apprendre et de l'enseigner grâce à un livre – à condition qu'il soit suffisamment humble dans son amour du savoir pour préférer apprendre peu de choses raisonnables plutôt que rien tout en espérant en apprendre davantage – qu'il lise donc ce chapitre avec soin et qu'il améliore les passages qui ont besoin d'être améliorés, qu'il mesure mon effort et ait pitié de mon incompetence, qu'il utilise cet alphabet qui a été mis par écrit ici, jusqu'à ce qu'il en trouve un meilleur :

a à q ð e è e ð i i o ò ø ø u ù y ý b B c K d D
f F g G g h l L m M n N p P r R s S t T x þ ~

Références

Benediktsson, Hreinn. 1972. *The First Grammatical Treatise: Introduction, Text, Notes, Translation, Vocabulary, Facsimiles*. Reykjavik, University of Iceland Publications in Linguistics Vol. 1.

Haugen, Einar. 1950. 'First Grammatical Treatise: The Earliest Germanic Phonology'. *Language*, Vol. 26, No. 4, p. 4-64.

Haugen, Odd Einar (éd). 2012 (2^e édition) : *Handbok i Norrøn Filologi*. Oslo, Fagbokforlaget.

Holtsmark, Anne. 1936. *En islandsk scholasticus fra det 12. Århundre*. Oslo, Det Norske Videnskaps-Akademi Skr. II nr. 3.

Poli, Diego. 2008. 'L'étude de la grammaire dans l'Islande médiévale',
*Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des
sciences historiques et philologiques*, 139.

Version diplomatique/facsimile du CW en ligne : <http://clarino.uib.no/menota/>

Le CW en ligne : <http://www.e-pages.dk/ku/621/>